

Note sur l'origine des céramiques à glaçure plombifère, généralement bicolore, des II^{ème} et III^{ème} siècles, de Vienne et Saint-Romain-en-Gal

Résumé : L'origine des céramiques à glaçure plombifère, généralement bicolore, des II^{ème} et III^{ème} siècles, a donné lieu à de nombreuses hypothèses : Gaule, Espagne, Italie, Afrique du Nord et pays de la Méditerranée Orientale. L'analyse de quelques exemplaires de Vienne et Saint-Romain-en-Gal, en France, complétée par d'autres exemplaires d'Ostie, en Italie, montre qu'il s'agit des productions d'un même atelier. Celui-ci doit être définitivement fixé en Italie, très probablement dans le Latium ou en Campanie.

Note upon the origin of bicoloured lead-glazed wares from Vienne and Saint-Romain-en-Gal ("nd and" rd c.A.D.)

Abstract : Many hypothesis have been written about the origin of the lead-glazed-ware, generally bicoloured : Gaul, Spain, Italy, North of Africa, and countries of Eastern Mediterranean. The analysis of pieces from Vienne and Saint-Romain-en-Gal in France, and other samples from Ostia in Italy, proves that did come from the same workshop. This workshop must definitely be situated in Italy, most probably in the Latium or in Campania.

Les 13 exemplaires de céramique à glaçure plombifère dont on cherche à déterminer l'origine ont tous été recueillis à Vienne et Saint-Romain-en-Gal. Ils appartiennent à une catégorie largement diffusée, bien qu'en petit nombre, et bien définie (1). Il s'agit de céramiques qui possèdent une glaçure plombifère généralement verte à l'extérieur, brune à l'intérieur, plus rarement monochrome. Leur pâte est calcaire et ferrugineuse, à la différence des productions glaçurées de la plaine de l'Allier. A Lyon et à Vienne les plus anciennes peuvent être datées de la première moitié du II^{ème} siècle ; elles persistent au moins jusqu'au III^{ème} siècle. Quant aux origines possibles, elles ont été recherchées de l'Italie à la Gaule, à l'Espagne et à l'Afrique du Nord, et jusqu'en Orient (2).

Les 13 exemplaires de Vienne et Saint-Romain-en-Gal ont été analysés par fluorescence X, 8 constituants étant mesurés sur chaque exemplaire : K₂O, MgO, CaO, MnO, Al₂O₃, Fe₂O₃, SiO₂, TiO₂ (Tableau 1). Les compositions de tous ces exemplaires sont très semblables, à l'exception de l'une d'entre elles (n° 23) qui pourrait correspondre toutefois à une variété plus calcaire des mêmes argiles. On peut donc admettre semble-t-il qu'on aurait affaire aux productions d'un même atelier, d'autant plus que les similitudes typologiques et techniques sont évidentes.

Pour une première approche des problèmes d'origine on a cherché à quels groupes de composition les 13 exemplaires de Vienne et Saint-Romain-en-Gal ressemblent le plus. On a utilisé pour cela les différents groupes de composition qui figurent dans la banque de données du laboratoire, et l'on a calculé la distance de chacun des 13 exemplaires à chacun des groupes. Les distances considérées ici sont les distances généralisées ou distances de Mahalanobis qui seront d'autant plus faibles que les exemplaires étudiés auront des compositions plus proches de celles du groupe de composition (3).

Si l'on examine les résultats des calculs de distance, on constate que les productions italiennes de céramiques fines, campaniennes et sigillées, sont celles qui présentent le plus d'affinité avec les céramiques glaçurées de Vienne et Saint-Romain-en-Gal. Plus précisément, ce sont les céramiques du Latium et de la Campanie qui sont les plus proches des exemplaires étudiés. C'est ce qu'on a représenté sur la figure 1 pour quelques-uns seulement des groupes italiens, avec, en comparaison, les distances aux ateliers de la Muette, de la Graufesenque et de Lezoux (en choisissant pour la Muette et pour Lezoux qui présentent plusieurs groupes de composition, celui qui est le plus ressemblant).

Tableau 1
(Pourcentages ramenés à 100)

N° d'a- nalyses	K ₂ O	MgO	CaO	MnO	Al ₂ O ₃	Fe ₂ O ₃	SiO ₂	TiO ₂
13	2.9	3.7	14.8	0.095	17.3	6.3	54.1	0.79
14	2.5	3.9	15.4	0.094	17.0	6.3	54.0	0.77
15	2.9	3.3	12.5	0.094	17.7	6.7	55.9	0.82
16	2.9	3.4	14.9	0.102	16.9	6.6	54.5	0.78
17	2.8	4.0	12.9	0.086	18.0	6.8	54.6	0.85
18	2.9	3.2	14.3	0.089	17.2	6.6	54.9	0.79
23	1.5	3.9	22.1	0.096	13.7	5.1	53.0	0.62
24	2.4	3.9	14.3	0.097	16.6	6.6	55.2	0.83
46	3.5	3.4	12.3	0.096	16.6	6.8	56.6	0.71
47	3.0	3.4	13.5	0.087	16.2	6.4	57.6	0.67
48	3.0	3.1	12.7	0.100	16.2	6.6	56.9	0.69
49	2.7	3.3	13.2	0.095	16.4	6.6	56.9	0.69
50	3.0	3.4	12.8	0.116	17.2	6.8	55.9	0.71
\bar{m}	2.8	3.5	14.3	0.096	16.7	6.5	55.4	0.75
s	0.4	0.3	2.5	0.007	1.0	0.4	1.3	0.07

fig. 1. Histogrammes des distances de Mahalanobis, à divers ateliers de l'Italie et de la Gaule, des 13 exemplaires de céramiques à glaçure plombifère de Vienne et Saint-Romain-en-Gal.

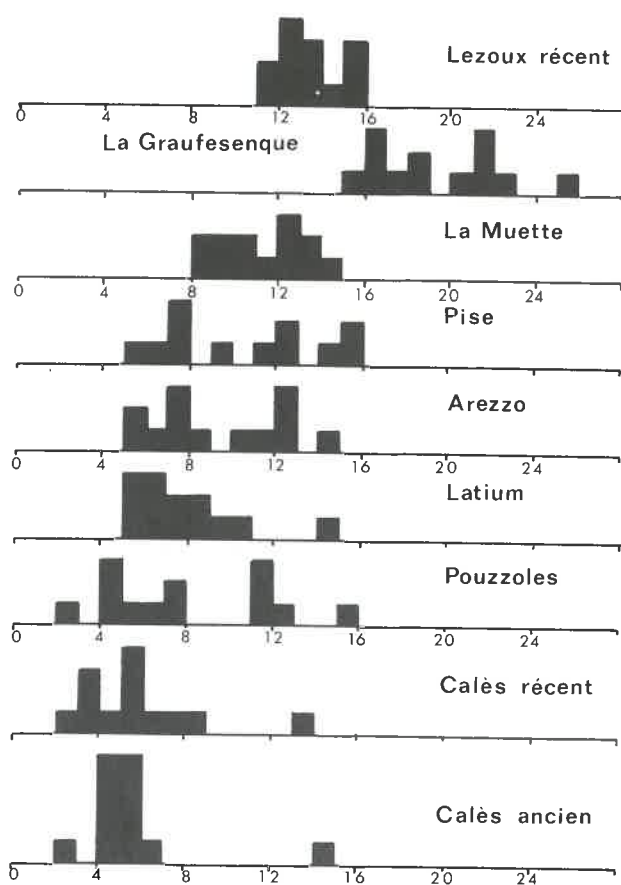


fig. 1. Histogrammes des distances de Mahalanobis, à divers ateliers de l'Italie et de la Gaule, des 13 exemplaires de céramiques à glaçure plombifère de Vienne et Saint-Romain-en-Gal.

On notera que les ressemblances observées ne sont toutefois pas suffisantes pour qu'on puisse considérer qu'elles impliquent nécessairement des relations de voisinage entre les ateliers italiques et le lieu d'origine des exemplaires de Vienne et Saint-Romain-en-Gal. Il va donc falloir trouver d'autres arguments qui s'ajoutant aux ressemblances observées permettraient éventuellement de confirmer une origine italienne. Ces arguments sont fournis par l'étude pétrographique qui montre la présence de nombreux fragments de roches volcaniques dans la pâte des céramiques glaçurées. Ce fait, joint aux ressemblances de compositions précédentes, permet alors d'affirmer que les exemplaires étudiés sont bien d'origine italienne.

Pour comprendre la portée de la démonstration précédente, il faut prendre garde au fait que les ressemblances observées entre les compositions des céramiques glaçurées et celles des ateliers du Latium et de la Campanie sont de très fortes ressemblances. Si elles concernent, malgré cela, plusieurs ateliers italiques, cela tient à des caractéristiques géologiques propres à l'Italie où l'on observe le long des Apennins une rare homogénéité des compositions. Mais il y a très peu de risques de retrouver des compositions semblables en d'autres lieux que l'Italie, et moins de risques encore que ces compositions soient associées, comme c'est le cas en Italie, à des formations volcaniques (les compositions observées et la proximité d'un volcanisme devant être considérées comme des variables indépendantes). Ce qui élimine de fait toutes les autres hypothèses évoquées jusqu'ici, de l'Orient à l'Espagne, à la Gaule et à l'Afrique du Nord.

Si l'on cherche à préciser l'implantation en Italie de cet atelier que l'on sait être proche d'une zone volcanique, sans doute peut-on se limiter, provisoirement au moins, aux trois zones volcaniques de l'Etrurie, du Latium et de la Campanie (4). Dans cette hypothèse le Latium et la Campanie paraissent seuls pouvoir convenir, dans la mesure où l'on dispose pour l'Etrurie d'un certain nombre de points de référence, une trentaine environ, dont les argiles présentent des caractéristiques semblables qu'on ne retrouve pas dans les céramiques glaçurées. Inversement, ces dernières ont les caractéristiques des argiles de la vingtaine de points de référence qu'on possède pour le Latium et la Campanie. Mais comme ces différences régionales - qui portent principalement sur le manganèse - semblent difficiles à expliquer, elles constituent un critère de localisation qui n'a d'autre valeur que la statistique réduite sur laquelle il se fonde. C'est dire qu'une origine du Latium ou de la Campanie semble plus probable qu'une origine étrusque, mais qu'on ne saurait aller au-delà.

Si l'on veut pouvoir progresser, il faudra nécessairement augmenter le nombre des points de référence géochimique que l'on possède pour ces régions (5). Une démarche complémentaire consisterait à rechercher en Italie si les ateliers qui ont

produit les céramiques à glaçure plombifère de Vienne et Saint-Romain-en-Gal n'auraient pas produit à la même époque (ou à une époque différente) d'autres types de céramiques dont l'origine serait plus facile à identifier (dans l'hypothèse où ces productions n'auraient pas été diffusées au loin).

En attendant que ces recherches puissent être entreprises, et en terminant, on voudrait évoquer l'étude de L. Jones et P. Arthur sur 3 fragments de ce même type de céramique glaçurée provenant de Colchester, de la région de Rome et d'Ostie (6). Le but poursuivi par les auteurs diffère des objectifs de cette étude en cela qu'ils ne cherchent pas à déterminer si ces fragments proviennent d'Italie, d'Es-

pagne ou de Gaule, voire d'Orient, comme cela a été plusieurs fois proposé. Ils admettent, compte tenu de la relative abondance de ces fragments à Ostie, qu'il s'agit d'une production régionale qui aurait pu être exportée par le port d'Ostie. Leur étude se limite alors à rechercher si les caractéristiques pétrographiques des 3 exemplaires étudiés peuvent s'accorder ou non avec une origine qui se situerait dans la région de Rome. La présence de mica phlogopite leur semble pouvoir correspondre aux calcaires dolomitiques métamorphisés de la région de Rome. Mais il resterait à prouver que ce mica ne pourrait avoir d'autres origines en Italie ou ailleurs, ce qui semble évident, et ne pas provenir même d'autres types de formations géologiques.

NOTES

(1) Une dizaine d'exemplaires provenant des fouilles d'Ostie ont également été analysés. Leur étude confirme qu'ils appartiennent bien à la même production que les exemplaires de Vienne et de Saint-Romain-en-Gal.

(2) On trouvera une description détaillée de ces productions, et des problèmes d'origine qu'elles posent, dans ce même numéro : A. DESBAT, Céramiques romaines à glaçure plombifère des fouilles de Lyon. La production étudiée correspond aux planches 3 à 7.

(3) M. PICON, Le traitement des données d'analyse, dans **Datation et Caractérisation des céramiques anciennes**, PACT, 10, 1984, p. 379-399.

(4) Une origine sicilienne paraît peu probable, compte tenu de la rareté de ces productions dans le Sud de l'Italie, et du fait que les argiles locales ont souvent des compositions plus variées et assez différentes de celles de la zone allant de l'Etrurie à la Campanie. Mais elle ne saurait être totalement exclue.

(5) A noter que les références utilisées pour les recherches sur les amphores italiennes ne peuvent guère servir ici, car elles concernent des types de gisement d'argile qui ont été peu employés pour la fabrication des céramiques fines.

(6) P. ARTHUR, An Italian Flagon from Roman Colchester, avec un appendice de L. JONES, *The Antiquaries Journal*, LIX, 1979, p. 392-397.